

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 35

2008

DOI: 10.11588/fr.2008.0.44934

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

CHARLES-HENRI DEPEZAY

PATRIOTISME ET INTÉRÊTS DE GROUPE DANS LES ÉTATS WITTELSBACH DU PALATINAT ET DE DEUX-PONTS

Le patriotisme allemand du XVIII^e siècle est, à l'origine, une réaction à la domination culturelle française dans l'Empire. Leibniz appelle ainsi les Allemands à se délivrer de »l'esclavage étranger«, afin de renouveler la »vertu allemande«. Dans cette optique, il considère le patriotisme comme la participation au salut de la »patrie«. Sans pour autant perdre de vue cette notion de combat contre l'hégémonie culturelle française, les revues moralistes allemandes développent par la suite le concept de bien commun qui devient l'objectif de tout bon patriote dans le cadre de sa cité¹. Le cosmopolitisme désigne dès lors la participation au bien commun hors des limites de la cité, c'est-à-dire dans un cadre faisant abstraction des frontières politiques. Ainsi, dans la première moitié du XVIII^e siècle, nombre d'érudits considèrent le monde comme leur patrie et tous les hommes comme leurs frères, cette pensée trouvant son plein accomplissement au sein de la franc-maçonnerie².

Cependant la guerre de Sept ans (1756–1763) rend plus difficile la conjonction du patriotisme et du cosmopolitisme, le dualisme austro-prussien posant avec acuité la question de l'existence de la nation allemande en tant que puissance politique. Le patriotisme s'attache alors à l'Empire voire aux États régionaux et s'apparente de fait à un protonationalisme dans lequel l'étranger sert de contre-modèle à l'élaboration d'une identité nationale. Dans ce contexte, le cosmopolitisme peut être perçu par nombre d'intellectuels, au mieux comme une dispersion intellectuelle, au pire comme une trahison envers l'État. Le cosmopolitisme demeure toutefois très présent dans l'Empire durant toute la seconde moitié du XVIII^e siècle. La raison en est qu'il n'existe pas d'esprit national allemand.

Le qualificatif »d'allemand« est en lui-même problématique pour l'époque. Au Moyen Âge, il est opposé aux nobles de l'Empire, organisés en Reichstag et formant alors la nation allemande, cœur d'un ensemble politique désigné à partir du XV^e siècle comme Saint Empire romain de nation allemande. Dans la société féodale, les nobles

- 1 Gonthier-Louis FINK, *Patriotismus/Vaterland*, dans: Werner SCHNEIDERS (dir.), *Lexikon der Aufklärung. Deutschland und Europa*, Munich 1995, p. 298–300; en 1740, Johann Heinrich Zedler précise ainsi ce qu'est un patriote: »Un ami du pays intègre, un homme, qui gouverne les gens et le pays fidèlement et honnêtement, et qui prend à cœur le salut commun«: Cf. Johann Heinrich ZEDLER, *Grosses Vollständiges Universal-Lexicon*, t. 26, Leipzig 1740, p. 1393.
- 2 Gonthier-Louis FINK, *Kosmopolitismus* dans: Werner SCHNEIDERS (dir.), *Lexikon der Aufklärung. Deutschland und Europa*, Munich 1995, p. 221–222; Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *L'Espace des francs-maçons. Une sociabilité européenne au XVIII^e siècle*, Rennes 2003.

sont les seuls patriotes car leur devoir est de protéger la patrie³. En opposition à une noblesse de cour et au modèle français auquel celle-ci se réfère, les érudits conçoivent un patriotisme qui reflète leur besoin d'affirmation politique. Dans le cas des historiens de l'Académie de Mannheim, cette dimension catégorielle du patriotisme, jointe au contexte palatin, est à l'origine d'une redéfinition de la nation allemande selon des critères politiques et religieux.

1. Réduction de l'espace politique des historiens palatins

Dès la création de l'Académie des sciences de Mannheim en 1763, les académiciens de la section historique sont en charge du système de représentation du pouvoir palatin à l'intérieur de l'électorat comme en Allemagne. Secrétaire de cette institution, Andreas Lamey dirige d'autre part l'imprimerie académique d'où paraissent la »Mannheimer Zeitung«, organe officiel de la diplomatie palatine en Europe, ainsi que les almanachs académiques chargés par l'électeur de combattre la superstition au sein de la population palatine⁴. L'imprimerie académique est aussi un interlocuteur incontournable pour tous les savants de l'Empire désireux de faire paraître leurs ouvrages dans l'électorat. En tant que membre de la commission de censure de Mannheim, Lamey donne son agrément à l'entrée des livres dans le Palatinat; en tant que secrétaire d'Académie, il protège ceux d'entre eux qui répondent aux critères scientifiques et aux objectifs de l'institution⁵.

Dans ses tâches politiques et scientifiques, Lamey est étroitement secondé par Georg Christian Crollius avec lequel il partage l'objectif d'étudier l'histoire du Palatinat selon une méthode scientifique inspirée des frères mauristes⁶. Recteur du Gymnasium Bipontinum, censeur, historiographe et bibliothécaire du duc de Deux-Ponts, Crollius accumule d'importantes fonctions au service d'un souverain, qui est en l'occurrence parent et allié de l'électeur palatin (le duc de Deux-Ponts est un Wittelsbach de même que les électeurs de Bavière et du Palatinat)⁷. L'amitié Crollius-Lamey est donc d'autant plus forte qu'elle se fonde sur une collaboration répondant à des intérêts personnels et étatiques.

Ces historiens voient leur influence remise en question par le pouvoir politique dès la fin des années 1770. Ils sont alors peu à peu supplantés par leurs confrères des sciences physiques et par les hommes de lettres de la Deutsche Gesellschaft, jugés plus utiles pour le bien commun. Deux domaines illustrent cette situation: le budget,

3 Otto DANN, *Nation und Nationalismus in Deutschland 1770–1990*, Munich 1996, p. 16–40.

4 Jürgen HESPE, *Mannheimer Zeitungen des 18. und 19. Jahrhunderts. Beispiele und Dokumente*, Mannheim, 1988; Christel HESS, *Presse und Publizistik in der Kurpfalz in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts*, Francfort/M. 1987, p. 17–19.

5 Stefan MÖRZ, *Aufgeklärter Absolutismus in der Kurpfalz während der Mannheimer Regierungszeit des Kurfürsten Karl Theodor (1742–1777)*, Stuttgart 1991, p. 352–354.

6 Hans AMMERICH, *Georg Christian Crollius (1728–1790)*, dans: Hartmut HARTHAUSEN (dir.), *Pfälzer Lebensbilder*, Bd. 4, Speyer 1987, p. 123–146.

7 L'électeur de Bavière Maximilien III Joseph et l'électeur palatin Charles Théodore n'ayant pas de descendance, la Bavière et le Palatinat doivent être réunis à leur mort sous l'autorité du duc de Deux-Ponts Charles II Auguste. Favorisée par la France, cette perspective renforce tout naturellement la collaboration entre les administrateurs et intellectuels des trois États Wittelsbachs.

plus étroitement contrôlé par le gouvernement, ainsi que l'édition des almanachs, dont l'académie palatine avait reçu la charge en 1765. Dès 1776, le gouvernement palatin, reprenant en cela les doléances des États du Palatinat-Sulzbach, demande la remise en cause du privilège que possède l'académie sur les almanachs palatins et ce, pour deux raisons: d'une part, la majorité des membres du gouvernement estime que les almanachs n'ont pas rempli la fonction éducative qu'ils étaient censés assumer lors de leur création en 1765. D'autre part, la levée de ce privilège signifierait la suppression d'une taxe⁸. La population palatine est en effet très souvent contrainte d'acheter ces almanachs vendus à un prix surélevé. Dès lors, leur gestion est confiée à la Deutsche Gesellschaft.

Une telle reprise en main coïncide avec la crise de la succession de Bavière, qui éclate le 30 décembre 1777 à la mort de l'électeur Maximilien III Joseph. Ce dernier étant sans héritier, la couronne bavaroise revient à son parent, l'électeur palatin Charles Théodore, lui-même sans descendance. La disparition de Charles Théodore entraînerait l'accession de son neveu, le duc de Deux-Ponts Charles II Auguste, au trône du Palatinat et de la Bavière et la constitution d'un grand État Wittelsbach, allié à la France. Cependant, la proche perspective de voir se constituer un État en Allemagne du Sud qui protégerait les frontières françaises des ambitions prussiennes (et éventuellement autrichiennes) est bientôt menacée par les vues qu'entretient l'empereur Joseph II sur la Bavière. Celui-ci propose à Charles Théodore d'échanger les Pays-Bas autrichiens contre le duché de Bavière, proposition à laquelle l'électeur palatin ne reste pas insensible, car un tel échange lui offrirait l'opportunité d'opérer une unité territoriale avec ses États palatins, les duchés de Berg et Juliers et les Pays-Bas, un territoire avec trois capitales rapprochées (Mannheim, Düsseldorf et Bruxelles). Un tel territoire pourrait être géré plus efficacement qu'un État Wittelsbach regroupant la Bavière et les États palatins, qui posséderait cinq sièges gouvernementaux (Mannheim, Munich, Düsseldorf, Neubourg et Sulzbach)⁹.

L'attitude de l'électeur palatin dans cette crise ne peut qu'inciter les académiciens à la prudence, y compris les académiciens extraordinaires, dont la dépendance envers le pouvoir palatin est pourtant moins grande que celle d'un Andreas Lamey. La confusion des premières semaines de l'année 1778 n'empêche cependant pas nombre d'érudits palatins de s'organiser en faveur de Charles II Auguste. L'engagement des érudits dans ce conflit répond au besoin des deux parties de justifier leurs revendications par des argumentaires basés sur des sources historiques. La conquête de l'opinion est un enjeu important dans cette crise car le public, par périodiques interposés, détermine de quel côté se situent la justice et le droit. Cette stratégie suppose une parfaite coordination entre les politiques qui négocient, les érudits qui élaborent leurs argumentaires juridico-historiques, et les périodiques qui les publient.

Lamey collabore tout particulièrement durant cette période avec les académiciens résidant à Deux-Ponts: Crollius, Friedrich Ludwig Exter, collègue du premier au

8 Generallandesarchiv Karlsruhe (GLA), fonds Pfalz-Generalia, n°832, fol. 23–24 (27 septembre 1776).

9 Hans AMMERICH, *Umworben von Frankreich, Österreich und Preußen: zur politischen Situation Pfalz-Zweibrückens in den letzten Jahrzehnten des 18. Jahrhunderts*, dans: *Mitteilungen des historischen Vereins der Pfalz* 94 (1996), p. 233–264.

Gymnasium Bipontinum, et Johann Heinrich Bachmann, supérieur hiérarchique de Crollius et Exter. Durant les premiers mois de l'année 1778, Lamey et Crollius échangent ainsi des pensées sur la succession de Bavière et le secrétaire de l'académie palatine envoie même à son ami quelques pages d'un essai de sa plume que Crollius lui renvoie avec quelques annotations après l'avoir donné à lire à Exter¹⁰. Une lettre à Lamey de Johann Georg von Stengel, ministre de Charles Théodore et directeur de l'académie, semble confirmer dès le mois de mai, sinon l'existence d'un groupe bipontin structuré, du moins la réalité d'un axe entre von Stengel, Lamey et Bachmann, qui, outre ses activités d'archiviste et de membre de la commission scolaire de Deux-Ponts, est aussi secrétaire du ministre bipontin des affaires étrangères, von Hofenfels: *Si les nouvelles de Deux-Ponts tarde à venir, il sera nécessaire de se rappeler au souvenir de Monsieur le Conseiller secret Bachmann*¹¹.

Von Hofenfels est le responsable d'une entreprise bipontine destinée à contrer les prétentions autrichiennes et qui profite en cela d'une aide logistique de l'académie palatine pour développer et publier ses arguments. La lettre de Bachmann à Lamey datée du 19 juillet 1778 est plus précise quant au rôle de chacun dans cette entreprise:

»Monsieur le professeur Croll, qui m'a obligé dans mon travail accablant à écrire à votre Excellence à cause de la rapide impression de notre Deduction dans les affaires bavaroises, me dit que celle-ci a encore à répondre à quelques points, afin de pouvoir s'exposer positivement. J'ai donc l'honneur de donner cette réponse.

Combien d'exemplaires réclamons-nous? Réponse: 2000.

Dans quel format? R. In 4°, comme les actes académiques et les articles de Kremer.

Avec quels caractères? R. Comme dans les écrits de Kremer. Le texte avec les mêmes caractères et le livre des sources avec des caractères un peu plus petits. Sur quel papier? Sur du papier à imprimer fin et blanc ...

Dans combien temps cela pourrait-il être prêt? Il n'y a pas dedans un seul mot agressif, ni contre votre Altesse électorale, ni contre la Cour impériale, mais j'ai au contraire écrit dans le nouveau style, comme les lettres qui ont été écrites ces six derniers mois directement à la Cour impériale et à l'Électeur sérénissime. Il va de soi que l'on doit contredire la présentation viennoise selon laquelle l'Électeur sérénissime aurait pu rapidement signer la convention du 3 janvier sans l'accord des parents et qu'on ne pouvait concéder au baron von Ritter, qui a agi sans instruction du ministère, les nécessaires connaissances du système de la Maison [Wittelsbach]«¹².

10 GLA, Sammlung Kremer-Lamey n°135, Georg Christian Crollius à Andreas Lamey, 1778/IV/9.

11 GLA, Sammlung Kremer-Lamey n°157, Johann Georg von Stengel à Andreas Lamey, 1778/V/4: *Wenn nicht bald von Zweybrücken Nachricht kömmt, wird eine Erinnerung an Herrn Geh. Rath. Bachmann nöthig seyn.*

12 GLA, Sammlung Kremer-Lamey n°133, Johann Heinrich Bachmann à Andreas Lamey, 1778/VII/19: *Herr Professor Croll, der mir bey meiner überhäuffen Arbeit die Gefälligkeit erwiesen, an Euer Wohlgebohren wegen schleunige Abdrückung unserer Deduktion in der bay-erlichen Angelegenheit zu schreiben, sagt mir dass dieselbe noch etliche Punkte beantwortet zu*

L'imprimerie académique de Mannheim a donc accepté d'éditer le mémoire chargé de défendre les intérêts du duc de Deux-Ponts auprès de la Diète impériale (mémoire intitulé »Déduction«). Cette lettre montre ainsi clairement la collaboration de l'académie (et non pas seulement la participation de quelques-uns de ses membres) à la diplomatie bipontine. Les raisons en sont diverses. Il existe d'abord un sentiment anti-autrichien exacerbé dans de nombreux cercles érudits allemands. Un publiciste tel que Friedrich Karl von Moser, pourtant prompt à défendre la place de l'empereur parmi les institutions impériales, montre un grand scepticisme envers la politique menée par Joseph II, jugée agressive contre les libertés allemandes¹³. Enfin, et surtout, les académiciens palatins sont soucieux d'assurer leur avenir qui semble dépendre à plus ou moins long terme de Charles II Auguste. Une telle participation conduit logiquement les Bipontins à se soumettre à la censure palatine et à rassurer leurs alliés en épargnant Charles Théodore et la cour viennoise de toute attaque afin que l'académie palatine ne soit pas menacée dans ses fondements. Les érudits bipontins se basent donc uniquement sur des arguments de droit pour soutenir leur thèse.

Signées ou anonymes, les œuvres ayant trait à l'histoire de la Bavière et éditées à cette période recouvrent tous les aspects du droit féodal bavarois en prenant en compte pour certaines les origines du duché, et pour d'autres le statut de certains territoires bavarois. Elles sont pour la plupart relativement courtes, ce qui correspond à l'état d'urgence dans lequel les érudits mobilisés doivent répondre au coup par coup et le plus rapidement possible aux arguments des adversaires. Ainsi, l'»Essai d'une nouvelle historique sur la seigneurie et place-frontière de Rotenberg« ne contient que 32 pages et traite du statut d'un petit territoire du Haut-Palatinat. L'auteur, qui conserve l'anonymat, se réfère à l'acte de vente du Haut-Palatinat par l'empereur en faveur du duc de Bavière en 1628 et aux traités de Westphalie pour conclure que ce territoire doit logiquement revenir à la lignée palatine des Wittelsbach. Prenant à témoin les lecteurs quant à sa neutralité, il tient à se distinguer des »juristes« et des »publicistes«, qui travaillent pour l'un des deux camps, son ouvrage n'étant pas destiné à relayer les arguments et revendications de l'un ou de l'autre, mais simplement à livrer une contribution à l'histoire de la Bavière¹⁴. Désireux de défendre la justesse de sa cause, chaque partie expose ses thèses sans jamais se référer aux évènements politiques, mais en évoquant la quête de la vérité à laquelle aspire chaque érudit.

haben verlange, um sich als dann positive erklären zu können. Ich habe also die Ehre diese Antwort zu geben. 1)Wie viel Exemplar man verlange? A. 2000. 2)in welchem Format? A. In gross Quart, wie die akademische Acten und kremerische Beyträge. 3)mit welcherley Schriften? A. Wie in den kremerischen Schriften. Der Text mit derselbigen Schrift, und das Urkunde Buch etwas kleiner. 4)auf was vor Papier? Auf fein weiss Druckpapier.... Wie bald könnte es fertig seyn? Es ist nicht ein einziges anstössiges Wort weder gegen Ihre Churfürstliche Durchl. noch gegen den kayserl. Hof darin, sondern ich habe in dem neu. Styl geschrieben, wie die seit 6 Monathen in dieser Sache ohnmittelbar an den K. Hof und Ser. Electorem abgegangenen Schreiben abgefasst sind. Das versteht dsich freylich von selbst, dass man der Wiener Vorgebung, Smus El. Hätte die Convention des 3. Januar ohne Zuthun der Agnaten bündig abschliessen können, widersprechen muss, und dass man dem Freiherr von Ritter, der ohne des Ministerii Instruktion agirt, die nöthige Kenntnisse des Haus Systems nicht einräumen könne.

- 13 Angela STIRKEN, *Der Herr und der Diener. Friedrich Carl von Moser und das Beamtenwesen seiner Zeit*, Bonn 1984.
- 14 ANON., *Versuch einer historischen Nachricht von der Herrschaft und Grenzfestung Rotenberg*, München 1778.

Ces publications sont relayées auprès du lectorat lettré par des journaux à recensions, dont les éditeurs entretiennent souvent des relations étroites avec les érudits engagés dans l'affaire de la succession de Bavière¹⁵. Plus que le relais des correspondances érudites qui, par leurs circulations, représentent déjà en elles-mêmes une interface entre les sphères privées et publiques, les périodiques, et les ouvrages qu'ils recensent, matérialisent l'opinion publique en cours de formation depuis la mutation du marché allemand de l'édition (mutation initiée dans les années 1760 par le libraire Reich de Leipzig)¹⁶. La culture de l'imprimé crée en effet un espace universel et stable, qui englobe les opinions cantonnées (encore sous le contrôle du pouvoir politique), et dans lequel circulent représentations et informations¹⁷. Par l'intermédiaire des imprimés et particulièrement des périodiques, les historiens palatins s'affirment comme des acteurs à part entière du jeu politique et espèrent ainsi exercer une pression sur les gouvernants au nom de la raison¹⁸.

Mais une telle entreprise, en allant à l'encontre des choix politiques pris par Charles Théodore, témoigne d'une prise de position en faveur d'un État considéré dans sa forme abstraite, c'est-à-dire distingué de la personne du souverain. Dans cette hypothèse, l'attachement à l'État prend le pas sur l'attachement à la dynastie régnante¹⁹. Aussi, Charles Théodore, tirant les leçons de la crise, prend-il soin, durant les années 1780, d'encadrer plus sévèrement les initiatives des historiens palatins.

En majorité protestants, ces derniers associent leur perte de responsabilité avec les pressions politiques ressenties à la même époque par les communautés protestantes du Palatinat et de Deux-Ponts, majoritaires dans ces États mais gouvernées par des souverains catholiques. Bénéficiant d'un régime d'autonomie à la suite des conflits religieux du XVII^e siècle, les Églises protestantes (mais aussi l'Église catholique)

15 Cela semble être le cas entre les »Frankfurter Gelehrte Anzeigen« et Crollius: Cf. Hermann BRÄUNING-OKTAVIO, Herausgeber und Mitarbeiter der Frankfurter Gelehrten Anzeigen 1772, Tübingen 1966, p. 204–205.

16 Frédéric BARBIER, De la République des auteurs à la République des libraires: statut de l'auteur, fonctions et pratiques de la librairie en Allemagne au XVIII^e siècle, dans: Frédéric BARBIER, Sabine JURATIC, Dominique VARRY (dir.), L'Europe et le livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie XVI^e-XIX^e siècles, Paris 1996, p. 415–449.

17 Jean-Pierre VITTU, Instruments of political information in France, dans: Brendan DOOLEY, Sabrina BARON (dir.), The Politics of information in Early Modern Europe, London, New York 2001, p. 160–178. Pour désigner l'ensemble des représentations produites par les cercles de sociabilité en contact avec le pouvoir politique et contrôlés par lui, j'emprunte à Jean-Pierre Vittu l'expression »opinion cantonnée« qui évite au chercheur d'interpréter ce phénomène selon une grille de lecture contemporaine. L'expression »opinion publique« renvoie, quant à elle, à un lectorat faisant usage de raison et développant des représentations distinctes de celles du pouvoir.

18 Hans Erich BÖDEKER, Pour une histoire des processus de politisation éclairés, dans: Hans-Erich BÖDEKER, Étienne FRANÇOIS (dir.), Aufklärung/Lumières. Zur politischen Kultur der deutschen und französischen Aufklärung, Leipzig 1996, p. XIX-XXVII; Roger CHARTIER, Histoire et pouvoirs de l'écrit: Vico, Malesherbes, Condorcet, dans: Frédéric BARBIER, Annie PARENT-CHARON, François DUPUIGRENET DESROUSSILLES, Claude JOLLY, Dominique VARRY (dir.), Le Livre et l'Historien, Études offertes en l'honneur du professeur Henri-Jean Martin, Genève 1997, p. 485–492.

19 Hans-Martin SIEG, Staatsdienst, Staatsdenken und Dienstgesinnung in Brandenburg-Preußen im 18. Jahrhundert (1713–1806), Berlin, New York 2003, p. 75–82. Ce processus est perceptible dans une partie de l'administration prussienne à la fin du XVIII^e siècle.

voient en effet la pression de l'État se faire de plus en plus pressante au cours du siècle suivant. À l'image de ce qui a pu se passer en France et de ce qui se déroule sous Marie-Thérèse et Joseph II en Autriche avec l'Église catholique, l'électeur palatin et le duc de Deux-Ponts reprennent peu à peu en main les différentes institutions religieuses et les transforment en instruments de leur politique absolutiste²⁰.

L'électeur Charles Théodore entreprend ainsi de réformer à sa convenance la constitution de l'Église palatine calviniste. Les convents des pasteurs, dont les votes manifestent régulièrement l'hostilité à certains membres des conseils ecclésiastiques intégrés à l'administration, irritent particulièrement l'électeur qui les interdit par décret en 1754. Quelques années plus tard, le gouvernement palatin supprime l'élection des pasteurs réformés et luthériens d'Heidelberg, Mannheim et Frankenthal par les membres de leurs communautés respectives et étouffe les débats que pouvait occasionner ce mode de suffrage²¹.

Une telle politique crée naturellement chez les érudits protestants le sentiment d'être persécutés par leurs supérieurs ou d'être sujets à des intrigues de la part des catholiques. Ainsi, Andreas Lamey rapporte-t-il dans son autobiographie les manœuvres opérées à son encontre par l'astronome de la Cour palatine, l'ex-jésuite Christian Mayer. Devenu membre extraordinaire de l'académie palatine en 1773, Mayer laisserait entendre en 1777 dans les cercles proches du pouvoir que Lamey favorise l'élection à l'académie des savants partageant ses principes religieux. Si les catholiques sont majoritaires parmi les membres ordinaires, il est vrai que les luthériens, tels que Lamey, représentent une proportion d'académiciens non négligeable²². Mais Lamey se défend a posteriori d'avoir mené une politique discriminatoire, arguant que les accusations de Mayer sont dues à la frustration d'avoir été bloqué durant dix ans aux portes de l'académie de par son statut de jésuite (les membres fondateurs s'étant mis d'accord selon Lamey pour ne pas élire, semble-t-il, des académiciens susceptibles de faire du prosélytisme)²³. Cet épisode démontre que les

20 Paul WARMBRUNN, *Von der Vorherrschaft der reformierten Konfession zum Nebeneinander dreier Bekenntnisse: Reformierte, Lutheraner und Katholiken in Kurpfalz und Pfalz-Zweibrücken zwischen dem Westfälischen Frieden und dem Ende des Alten Reiches*, in: *Blätter für Deutsche Landesgeschichte* 134 (1998), p. 95–121.

21 MÖRZ, *Aufgeklärter Absolutismus* (voir n. 5), p. 295–313. Notons que, pour le Palatinat comme pour Deux-Ponts, les calvinistes représentent 60 à 70% de la population.

22 Parmi les 31 membres ordinaires élus jusqu'en 1792 (et ayant donc droit à une rémunération annuelle), on compte 18 catholiques, 5 luthériens, 6 réformés et deux académiciens dont on ne connaît pas la confession. On remarque donc là encore une domination de la minorité catholique à rapporter aux 30% qu'elle représente dans la population totale du Palatinat. Représentant environ 10% de la population, les luthériens sont bien pourvus contrairement aux réformés. Assez logiquement, les proportions sont les mêmes pour les membres extraordinaires.

23 Franz SCHNABEL, *Andreas Lameys Selbstbiographie nebst ungedruckten Briefen*, dans: *Mannheimer Geschichtsblätter. Monatschrift für die Geschichte, Altertums- und Volkskunde Mannheims und der Pfalz*, XIV. Jahrgang, 1913, p. 158–159. Lamey utilise l'expression de *lebende Religiosen* pour désigner les personnes qui, selon cet accord, ne peuvent pas intégrer l'Académie. Si l'on prend en compte l'élection de prêtres, tels Stefan Alexander Würdtwein en 1765 ou Kasimir Haeffelin en 1767, on remarque que cette formule ne vise pas les clercs mais plutôt les membres actifs de congrégations religieuses. Il semble que pour les initiateurs du projet académique, les sciences doivent être préservées des questions religieuses, sans doute afin d'éviter que les tensions perceptibles dans le Palatinat entre les communautés ne viennent troubler le travail des académiciens.

tensions nées de la politique religieuse ambiguë du pouvoir palatin concernent aussi l'Académie de Mannheim, malgré les précautions prises en interne à cet égard.

Les événements consécutifs à la crise bavaroise donnent l'opportunité aux historiens, en même temps qu'ils travaillent à contrer les arguments impériaux, de développer leur vision politique, en lien étroit avec leurs intérêts sociaux et leurs convictions religieuses. S'inspirant d'un courant piétiste qui tend à exclure différentes catégories de la nation allemande (alors en cours de définition), le patriotisme des érudits protestants de Mannheim et Deux-Ponts se démarque assez nettement du cosmopolitisme au cours des années 1780. Cette évolution fondamentale, qui marque, avant même la Révolution française, la fin de l'*Aufklärung*, telle qu'elle existait depuis la fin du XVII^e siècle dans l'Empire, entraîne la naissance d'un protonationalisme, inspiré de la philosophie de Herder, et dont l'ouvrage de Johann Valentin Embser, membre de l'Académie de Mannheim et professeur au collège de Deux-Ponts, constitue l'un des manifestes. En s'opposant clairement au projet de confédération européenne conçu par l'abbé de Saint-Pierre et relayé par Rousseau, Embser contribue au débat sur la nation en reprenant l'idée d'esprit national, chère à Montesquieu, et en la développant dans un sens exclusif. En devenant l'expression des revendications d'un groupe, le patriotisme palatin introduit les germes d'un débat au cœur de l'absolutisme électoral quant à l'identité de la Nation et, au-delà, quant à l'identité de l'*Aufklärung*.

2. Le mirage d'une paix perpétuelle

Le 3 avril 1778, Crollius fait part à son ami Lamey de la sortie prochaine d'un ouvrage, dont le contenu préfigure le récit de voyage de Nicolai paraissant en 1783, et s'inscrit dans le cadre de l'évolution du patriotisme chez nombre d'intellectuels allemands de confession protestante. Crollius, lui-même, apporte sa caution à l'auteur qui n'est autre que son gendre et collègue, Johann Valentin Embser:

»L'envoi à Monsieur Weygand de Leipzig contient une proposition de contrat pour mon gendre; »L'Idolatrie de ce siècle philosophique. Première idole: La Paix perpétuelle, ou le premier morceau qui se monte à 20 feuilles manuscrites, a produit une telle sensation, seulement par le ton vivant et profondément philosophique, dans lequel il est écrit, que je lui souhaiterais un éditeur, qui voudrait le récompenser. Il le dédiera au roi de Suède. Le jeune homme a besoin d'encouragement et d'un supplément à son modique traitement«²⁴.

24 GLA, Sammlung Kremer-Lamey n°135, Georg Christian Crollius à Andreas Lamey, 1778/IV/3: *Die Inlage an Herrn Weygand zu Leipzig enthält einen Verlagsantrag für meinen Tochtermann; die »Abgötterei unseres philosophischen Jahrhunderts. Erster Abgötterei: Ewiger Friede, oder das 1te Stück welches 20 Bogen Mst beträgt, hat nur wegen seinen tiefen philosophischen und lebendigen Ton, worinn es geschrieben ist, so aufgefallen, dass ich ihm einen Verleger wünschte, der ihn belohnen möchte. Er wirds dem König von Schweden widmen. Der junge Mann braucht Aufmunterung und bei seiner geringen Besoldung Zuschuss.*

Le recteur bipontin s'occupe donc de l'avenir professionnel et éditorial de son gendre en lui cherchant un éditeur pour un ouvrage dont le manuscrit a, semble-t-il, déjà circulé dans les cercles intellectuels de la région de Deux-Ponts. S'il ne s'attarde pas sur son contenu, il apporte cependant un franc soutien à l'œuvre d'Embser. De fait, il ne semble pas que la teneur de cet essai philosophique apparaisse scandaleuse ou nouvelle pour l'époque, puisque Crollius insiste sur le style de l'auteur qui distinguerait particulièrement l'ouvrage.

Dans son introduction, Embser, comme le laisse entendre le titre de son livre, s'oppose au projet de paix perpétuelle conçu en 1713 par l'abbé de Saint-Pierre (et repris plus tard par Rousseau), qui prône l'organisation d'une ligue de souverains dotée d'un tribunal et d'un congrès permanent. Plus généralement, Embser conteste le jugement qu'ont les philosophes français de la guerre et de la paix. Les Lumières, à l'image de l'«Encyclopédie» de Diderot et d'Alembert, condamnent catégoriquement la guerre et l'esprit de conquête. Déplorant les atrocités de la guerre, l'«Encyclopédie», dans ses articles consacrée à celle-ci et à la paix, est surtout sensible à son caractère antisocial: elle est la négation de toutes les activités qui assurent la santé du corps social. Seule serait admise la guerre de légitime défense, à condition qu'elle soit menée avec le désir d'aboutir à une paix durable²⁵.

Embser place la problématique de son essai dans le débat sur l'identité nationale allemande en cherchant la matrice de toute nation. Dans cette perspective, l'idée de paix perpétuelle conçue et développée dans la France des Lumières constitue un contre-modèle idéal sur lequel s'appuyer:

»Personne ne peut contester le dommage et l'horreur de la guerre, et qui voudrait contester les avantages de la douce paix? Mais le projet de la paix éternelle n'est-il pas une chimère? Et devrait-on seulement le mettre en application, si on le pouvait? Avec d'autres mots: la paix éternelle n'a-t-elle pas nécessairement des suites terribles? Et la guerre n'est-elle pas une cause et, dans une certaine mesure, la seule cause de la grandeur humaine? N'est-elle pas la meurtrière et en même temps la créatrice des nations«²⁶?

Embser conçoit son ouvrage dans les premiers mois de l'année 1778, en pleine crise de la Succession de Bavière, en un temps où l'Autriche apparaît aux yeux de nombreux Allemands comme une menace (et en particulier aux yeux des protestants). Sa pensée intègre évidemment la réalité politique du moment, ainsi que les questions concernant l'identité de la Nation allemande qui y sont jointes.

25 Denis DIDEROT, Jean LE ROND D'ALEMBERT, *Encyclopédie, Ou Dictionnaire Raisonné Des Sciences, Des Arts Et Des Métiers/Par Une Société De Gens De Lettres*, Paris 1751–1772, volumes 7 et 11.

26 Johann Valentin EMBSER, *Die Abgötterei unseres philosophischen Jahrhunderts. Erster Abgötterei: Ewiger Friede*, Mannheim 1779, p. 4: *Niemand kann das Schädliche und Schreckliche des Krieges leugnen, und wer wollte die Vortheile des süßen Friedens bestreiten? Aber ist das Project des ewigen Friedens keine Schimäre? Und sollte man es ausführen, wenn es auch könnte ausgeführt werden? Mit andern Worten: hat der ewige Friede nicht notwendige schreckliche Folgen? Und ist der Krieg nicht Triebfeder menschlicher Grösse? Ist er nicht Mörder und wiederum Schöpfer der Nationen zugleich?*

Embser veut avant tout prendre en compte les conditions de la formation d'un esprit national. Cet esprit est présent lorsqu'un peuple, tel une famille, est rendu cohérent par des intérêts communs et une forte solidarité:

»Quand les relations familiales et populaires sont-elles fortes? Quand les familles et les peuples ne deviennent pas extensivement ou intensivement trop grands, c'est-à-dire, quand peu d'étrangers ou de personnes d'esprit étranger sont admis par une famille et quand peu de nations aux mœurs étrangères sont fondues dans le corps de l'État. Qu'une famille s'installe dans un lieu étranger, avec quel feu, avec quelle honnêteté, avec quelle fidélité elle s'unit! Avec quelle force tous les membres se lient au patriarche! Mais qu'elle se mélange avec des étrangers, elle s'accroît; les liens commencent à se diluer, l'intérêt est fractionné, l'esprit de famille est répandu, les parents ne font plus guère honneur au nom et l'amour familial prend fin. Le lien familial est, à son origine, le lien le plus fort, le plus noble. Où est l'amour de la Patrie? Là où se trouve une Nation, là où peu de nations sont fondues ensemble, là où la foule n'est pas trop grande, la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, Lacédémone, Rome dans son berceau, la France«²⁷.

Partant de ce constat et du fait que l'homme est naturellement disposé à vivre en société, Embser en vient aux limites de l'esprit de sociabilité, qui correspondraient aux goûts et aux mœurs différents selon les nations. L'auteur en arrive à la conclusion que l'esprit national, à l'instar de l'esprit familial ou de toute autre sociabilité, suppose nécessairement une séparation, voire une rupture, avec d'autres nations, d'autres familles, d'autres groupes de sociabilité²⁸.

Embser regrette et condamne ainsi le cosmopolitisme (dominant selon lui en cette fin de XVIII^e siècle) qui dilue les liens familiaux et nationaux et affaiblit ainsi la nation. Selon lui, plus un État est grand et englobe des peuples aux mœurs différents, qui ne sont réunis que par la force coercitive d'un gouvernement, à l'exemple de l'Empire russe, plus cet État est faible et risque à terme de disparaître ou de se diviser. Parmi les mœurs qui sont à l'origine de l'esprit national, Embser distingue particulièrement la religion:

»Dès qu'un État se compose de plusieurs peuples, il y a soit plusieurs religions différentes, soit une seule. Les deux situations engendrent de la confusion et

27 Ibid., p. 39–40: *Wann sind Familien- und Völker Verbindungen stark? Wenn die Familien und Völker nicht extensive und intensive zu gross werden, das heisst, wenn nicht viele Fremde und fremdgesinnte einer Familie einverleibt und nicht viele und andersgeartete Nationen in einen Staatskörper gegossen werden. Eine Familie lasse sich an einem fremden Orte nieder, wie feurig, wie redlich, wie treu schliesst sie sich zusammen! Wie stark hängen alle Glieder am Stammsvater! Aber sie vermischte sich mit Fremden, vermehre sich; die Bande fangen an sich aufzulösen, das Interesse wird geteilt, Familiengeist verschüttet, Verwandte kennen sich kaum dem Namen nach und Familienliebe hört auf. Familienband ist in seinem Ursprung das stärkste, edelste Band. Wo ist Vaterlandsliebe? Wo eine Nation ist, wo nicht viele verschiedene zusammengeschmolzen sind, wo die Masse nicht allzugross ist, Schweiz, Holland, England, Lacedämon, Rom in seiner Wiege, Frankreich.*

28 Ibid., p. 41–45.

dérangent la grande harmonie de l'ensemble. On sait que rien ne relie plus les hommes entre eux que des idées religieuses équivalentes et rien ne les sépare plus que leur différence. Cela n'était certes pas le cas aux temps des dieux protecteurs et des religions provinciales. [...] Maintenant il est question de nos religions, dont chacune se considère exclusivement comme la seule véritable, et où domine naturellement entre les différentes religions apparentées un manque de confiance et de l'antipathie. [...] Que l'on prenne donc le cas que l'on veut: ou dominant dans un grand État beaucoup de religions – autant de sources de désunion; ou il en domine une seule – et c'est d'autant plus une graine de désunion par les différents partis, dans lesquels doit se décomposer nécessairement une religion principale, particulièrement dans des temps de recherche – et donc dans les deux cas faiblesses et présages de mort²⁹.

Si Embser ne semble pas distinguer d'avantages, pour un État multinational, à compter une seule religion plutôt que plusieurs, il n'en considère pas moins les États multiconfessionnels comme peu viables: si ceux-ci soutiennent un parti, ils attisent la désunion en mettant les autres confessions sous pression, et s'ils offrent à chacun une égale protection, c'est »l'indifférence contre tous« qui l'emporte, source, selon Embser, de faiblesse et d'épuisement. De fait, la tolérance et le cosmopolitisme de l'*Aufklärung* ne semblent définitivement pas séduire le professeur du Gymnasium Bipontinum. Sans traiter à aucun moment de l'Allemagne, et dans un contexte où les protestants palatins s'inquiètent de la réunification de l'électorat du Palatinat avec la (très catholique) Bavière, Embser affirme l'incompatibilité pour un État à aspirer à la stabilité et à la puissance tout en étant multiconfessionnel.

3. La guerre nécessaire à la vitalité d'une Nation

Pour Embser, un État qui connaît une longue période de paix est comme un corps humain qui s'affaiblirait sous l'effet de l'oisiveté. Une paix prolongée favoriserait le développement du luxe et amollirait ainsi tout ou partie d'une nation. Embser précise sa pensée en distinguant les classes sociales qui constituent les nations:

»Outre les distingués [les nobles] et les riches, on distingue encore deux classes de citoyens, la classe moyenne et les pauvres. Il est connu que les premiers courent à leur ruine avec autant d'empressement que les distingués. Qui ne

29 Ibid., p. 51–52: *So bald ein Staat aus vielen Völkern besteht, sind entweder verschiedene Religionen oder nur eine einzige. Beides zeugt Verwirrung und stört die grosse Harmonie des Ganzen. Man weiss, nichts verbindet die Menschen mehr, als einerlei Religionsideen und nichts trennt sie mehr als ihre Verschiedenheit. So wars zwar nicht in den Zeitaltern der Schutzgöttern und der Provinzialreligionen. [...] Jetzt ist die Rede von unsern Religionen, deren jede sich ausschliessend für die einzige wahre hält, und wo natürlicher Weise zwischen verschiedenen Religionsverwandten Mangel des Zutrauens, und Abneigung herrschen muss. [...] Man nehme also welchen Fall man will: entweder herrschen in einem grossen Staat viele Religionen – so viele Quellen der Trennung; oder nur eine einzige – desto mehr Saame der Uneinigkeit durch die verschiedenen Parthien, in welche nothwendig eine Hauptreligion, besonders in Zeitaltern des Forschens, zerfallen muss – und also in beiden Fällen Schwäche und Vorboten des Todes.*

distingue pas l'esprit de compétition qui fait courir le bourgeois avec le marchand, le marchand avec les conseillers d'un prince, les conseillers avec le noble, le noble avec les comtes, les comtes avec les princes, et de petits princes avec des monarches? Tout est attaché à la mollesse, au clinquant, à l'élégance ou plus encore à l'exubérance des goûts – à l'oisiveté. Tout aspire au confort et au doux calme. Le poison de la mollesse que la paix éternelle verse sur les palais, ruisselle donc aussi dans les appartements bourgeois. Et de là on voit aussi que la nation va d'autant plus sûrement au déclin par ce dernier canal. Car la classe moyenne est le noyau, et la paix éternelle dévore donc le corps de l'État à partir de sa racine, et – je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur les conséquences³⁰.

La noblesse influencerait donc ce qu'Embser désigne sous l'expression générique de «classe moyenne», coïncée entre la catégorie des pauvres d'une part et celle des riches et nobles d'autre part, et dans laquelle il distingue les bourgeois, les marchands et les conseillers au gouvernement. S'il ne distingue pas une classe d'intellectuels dans cette catégorisation sommaire, on note toutefois sans surprise que la «classe moyenne» représente selon Embser l'élément le plus important de la nation. En outre, il fait remonter la chaîne des responsabilités directement aux souverains, contrairement à Crollius, qui considère que ceux-ci sont influencés par les courtisans. Embser apparaît donc plus radical dans sa critique politique et sociale de l'Absolutisme, ce que vient confirmer sa vision des effets de la paix éternelle sur la classe des pauvres:

»Mollesse et luxe, les compagnons inséparables de la paix éternelle, sont des fouets sanglants pour la partie la plus humble de la Nation, et la fin est pour toutes les classes également terrible. N'a-t-on pas remarqué depuis toujours, que partout, où il se trouve de très riches, il y a aussi de très pauvres; que dans ces États, où la richesse et la pompe brillent au plus haut, la pauvreté la plus amère et la plus épouvantable détresse oppressent la chaumière du paysans; que, là où on l'on peut voir des joues maquillées dans un groupe, on peut y voir aussi des joues creusées et blafardes? Et l'on s'étonne à ce sujet? Si une partie s'est consumée au service du luxe, cela épuise naturellement le faible, qui est exploité. Chez celui-ci la surtension de ses énergies a lieu, ainsi que la rupture des conditions de vie qui consomme les énergies. [...] A celui auquel dans son cabinet ou sa chambre d'étude cette idée paraît exagérée, qu'il jette seulement

30 Ibid., p. 127–128: *Ausser den Vornehmen und Reichen lassen sich noch zwei Klassen von Bürgern unterscheiden, die Mittelklasse und die Armen. Es ist bekannt, dass die erstern mit eben so schnellen, wo nicht mit noch schnelleren Schritten ihrem Untergang entgegen eilen, als die Vornehmen. Wem ist der Wettstreit verborgen, mit welchem der Bürger mit dem Kaufmann, der Kaufmann mit den Räten eines Fürsten, die Räte mit dem Adel, der Adel mit den Grafen, die Grafen mit den Fürsten, und kleine Fürsten mit Monarchen laufen? Alles klebt am Weichen, am Glänzenden, am Geschmackvollen oder vielmehr an der Geschmacksüberfülle – am Müsiggang. Alles sehnt sich nach Bequemlichkeit und süsser Ruhe. Das Gift der Weichlichkeit, welches der ewige Friede über Palläste giesset, rinnet also auch in Bürgerwohnungen. Und daraus sieht man auch, dass durch diesen letztern Kanal die Nation desto sicherer zu Grunde geht. Denn die Mittelklasse ist der Kern, und ewiger Friede frisst also die Körperseite eines Staats an ihrer Wurzel an, und – ich will mich mit den Folgen nicht länger aufhalten.*

un regard fugitif sur nos États épuisés, paisibles, lascifs; partout lui seront renvoyées les faiblesses, la faim, les maladies, les figures de la mort déambulant parmi la partie la plus humble de la nation, et de tout temps d'autant plus nombreux, que la nation vit depuis longtemps en paix³¹.

Embser développe donc une vision en creux, particulièrement angoissante et angoissée, de la position qu'occuperait la «classe moyenne», cernée par une noblesse irresponsable et des pauvres rendus dangereux par la détresse et le malheur que causent chez eux les excès des riches. La stabilité de la société exige donc que la noblesse échappe à la vie voluptueuse des palais en versant son sang sur les champs de bataille. Par la suite, Embser donne ainsi en exemple Frédéric II qui, au cours de la guerre de Sept Ans, a «rajeuni le peuple dans son entier», l'a purifié de ses impuretés, tel un corps qu'on saignerait, et l'a revitalisé.

Cependant, la défiance que manifeste le gendre de Crollius envers les monarques en général ainsi que l'idée, présente dans son ouvrage, d'une antinomie fondamentale en temps de paix entre la noblesse et la monarchie d'un côté, et le bien commun de l'autre, semblent révéler une évolution du concept de patriotisme. Le qualificatif de «patriote» ne désignerait plus simplement celui qui s'investit en pensée et en action pour le bien commun ou pour l'intérêt de son État, mais aussi celui qui s'oppose à la domination de la noblesse et des princes (Frédéric II représentant l'image du roi-guerrier dans le schème embserien, donc l'idéal du souverain). Cette évolution correspondrait à la fois à la pression politique ressentie par les intellectuels protestants du Palatinat et de Deux-Ponts (dont fait parti Embser) et au début de la guerre d'indépendance américaine qui brise un tabou et introduit en Allemagne le débat sur la rébellion légitime ou illégitime contre le souverain, débat d'autant plus ardent que l'Empire est impliqué à plus d'un titre dans la guerre américaine (le roi d'Angleterre est aussi électeur du Hanovre et de nombreux souverains allemands décident d'envoyer des troupes aux côtés des Anglais pour mater ce qu'ils considèrent comme une révolte)³².

31 Ibid., p. 128–129: *Weichlichkeit und Luxus, die unzertrennlichen Gefährten des ewigen Friedens, sind blutige Geisseln für den untersten Theil der Nation, und das Ende ist bei allen Klassen gleich schrecklich. Hat man nicht von jeher bemerkt, dass überall, wo es sehr reiche gibt, auch sehr arme sind; dass in denjenigen Staaten, wo Reichthum und Pracht am höchsten schimmern, die bitterste Armuth und das fürchterlichste Elend die Hütten des Landmanns drücken; dass, wo geschminkte, auch gewis blasse, wellende Wangen in einer Gruppe zu sehen sind? Und man wundert sich darüber? Wenn ein Theil sich im Dienste des Luxus aufgezehrt hat, greift es natürlicherweise den schwächern an, um auch ihn auszusaugen. Bei diesem erfolgt Ueberspannung seiner Kräfte, und Abbruch der Bedürfnisse des Lebens, der die Kräfte verzehrt. [...] Wem diese Ideen in seinem Kabinet oder Studierzimmer übertrieben scheinen, der thue nur einen flüchtigen Blick in unsere friedfertigen, wollüstigen, ausgezehrten Staaten; überall werden ihm Blösse, Hunger, Krankheiten, wandelnde Todesgestalten unter dem untersten Theil der nation aufstossen, und allezeit in einer desto grössern Anzahl, je länger die Nation schon im Frieden lebt.*

32 Joachim STREISAND, *Geschichtliches Denken von der deutschen Frühaufklärung bis zur Klassik*, Berlin, 1964, p. 75; Werner KRAUSS, *Studien zur Deutschen und Französischen Aufklärung*, Berlin 1963, p. 330. Le débat est animé notamment par Schlözer qui dans ses «Stats-Anzeigen» défend l'illégitimité des *Insurgents*, prenant ainsi tout naturellement position en faveur de son souverain.

Par ailleurs, Embser considère que la guerre stimule les sciences et les arts et plus encore, qu'elle est à l'origine des nations et des civilisations³³:

»La plupart des nations n'ont-elles pas dû se former par des guerres contre des bêtes sauvages, contre des habitants et des voisins appartenant à une nation, les Grecs, les Tartares, les Turcs, les Francs, les Romains, les Anglo-saxons, et qui veut tous les nommer? Et beaucoup [de nations] n'ont-elles pas moulé leur forme de gouvernement par des guerres, les Anglais, les Hollandais, les Suisses, les Vénitiens, les Romains, les Grecs et cinq cents autres«³⁴?

Embser reprend en partie la philosophie développée en 1774 par Johann Gottfried Herder dans son ouvrage intitulé »Une autre Philosophie de l'Histoire«. Celui-ci procède à une réévaluation du Moyen Âge, période largement dénigrée en France par Voltaire. Une telle réévaluation porte tout l'enjeu de sa critique des Lumières françaises, auxquelles il reproche leur esprit de système³⁵. Herder considère ainsi les guerres médiévales comme un facteur de développement, qui aurait permis aux nations européennes d'accéder au degré de puissance et de culture qui est le leur au XVIII^e siècle. Pour autant, Embser pousse plus loin son analyse en faisant de la guerre en général un bien, nécessaire à la naissance et au progrès des nations, rompant de la sorte avec une longue tradition philosophique jugeant la guerre comme un mal inévitable, voire parfois nécessaire, mais un mal tout de même³⁶.

4. »Vraie« et »fausse« *Aufklärung*

Le bellicisme d'Embser part d'un postulat selon lequel la paix éternelle (ou une paix qui excéderait une certaine durée, sans que l'auteur ne détermine celle-ci) serait mère de tous les vices, tandis que la guerre (et non la guerre éternelle) serait la matrice de la vertu et du courage, donc du patriotisme (dans le sens piétiste du terme, qui implique la notion de Renaissance spirituelle menant à la Vérité divine). De fait, tout comme la philosophie de l'Histoire conçue par Herder, la pensée d'Embser découle largement du piétisme. Tandis qu'Herder tente de concilier Providence et Raison pour concevoir la progression historique, Embser, revenant à une conception augustinienne, considère la Providence comme étant à l'origine de l'Histoire, en ayant modelé la

33 Wilhelm JANSSEN, Friede, dans: Otto BRUNNER, Werner CONZE, Reinhart KOSELLECK (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, t. 2 Stuttgart 1975, p. 543–591. Quelques années plus tard, Kant rejoint Embser sur ce terrain en reconnaissant à la guerre des effets positifs sur le développement de la culture.

34 EMBSER, die Abgötterei (voir. n. 26), p. 133: *Haben nicht die meisten Nationen sich erst durch Kriege mit wilden Thieren, mit Einwohnern und Nachbarn zu einer Nation schaffen müssen, Griechen, Tartaren, Türken, Franken, Römer, Angelsachsen, und wer will sie alle nennen? Und haben nicht sehr viele sich durch Kriege ihre Regierungsform gegossen, Engländer, Holländer, Schweitzer, Venetianer, Römer, Griechen und fünfshundert andere?*

35 Johann Gottfried HERDER, *L'Histoire*, textes choisis et présentés par Nicolas PIQUE, Paris 1998, p. 137–138.

36 Wilhelm JANSSEN, Krieg, dans: Otto BRUNNER, Werner CONZE, Reinhart KOSELLECK (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, t. 3, Stuttgart 1982, p. 567–615.

nature humaine de telle façon que se succèdent périodes de guerres et périodes de paix, assurant ainsi à l'homme un progrès continu. De la sorte, le projet de paix perpétuelle est non seulement irréaliste et contraire à l'intérêt des nations, mais il est aussi une injure au plan divin:

»Ces feuilles ont pour but de justifier la providence divine. Il est bien triste de voir les hommes raffinés dans les arts meurtriers s'égorger et s'occuper continuellement du carnage. L'ami des hommes doit frémir à cette vue, surtout quand il s'est persuadé, que toutes ces horreurs pourraient bien ne pas être, et que l'espèce humaine était destinée à la jouissance d'un repos et d'une paix perpétuels. Il y a des révolutions et des guerres, parce qu'elles sont nécessaires, parce que c'est par elles seules, que l'espèce humaine passant par des scènes diverses s'élève au point de sa destination, et que sans elles elle serait abaissée aux bêtes. C'est ici, que reluit la sagesse et la bonté éternelle du directeur de l'univers, qui embrasse et qui gouverne tout. C'est de l'imbécillité d'esprit, c'est l'ingratitude et la malice les plus atroces, que d'en douter, que de les méconnaître. Voici une source de soulagement pour le cœur à la vue des destins du monde dans tous les siècles. C'est une éloquence vide et purement verbale, que de s'écrier hautement sur l'aveuglement des peuples, qui se consomment d'un zèle dévorant. Placés dans un petit coin de l'univers nous le considérons avec des yeux de taupe. Observant un petit ombre nous ne songeons pas qu'il est nécessaire pour relever les couleurs du grand tableau. C'est les recherches sur la voie de la providence et sur le développement de la nature humaine qui sont ici comme dans toutes les situations du cœur, le fil, qui nous reconduit sûrement du labyrinthe des doutes et du mécontentement. Elles nous font descendre des hauteurs des nuées qui causent le vertige, pour nous mener dans des sentiers de rochers, où l'éclat céleste disparaît, je l'avoue, mais où les hommes ne se présentent ni comme des anges ni comme des diables, mais simplement comme – des hommes. Et nos génies bouillonnants ont beau se moquer, il n'y a cependant que la froide raison qui sache l'effectuer. Vous, que le ciel, la nature et votre condition appellent au rude métier de la guerre, votre destination est sublime et l'immortalité votre récompense! Ce n'est pas sur des coussins tendres et sur des sofas voluptueux que germe la semence de la perfection divine de l'espèce humaine. C'est dans les routes d'épines, à l'ardeur du soleil, au froid mortel, au combat avec tous les éléments, avec soi même et avec les ennemis, que se développe la grandeur d'ange. Sans vous, héros, le monde serait une solitude, toutes les forces expireraient, tous les esprits s'évanouiraient – l'Élysée deviendrait un désert. C'est par vous, armées victorieuses, que souffle l'air divin sur une masse morte. Les nuées ténébreuses de l'ignorance, et des mœurs barbares et superstitieuses s'enfuient tremblantes devant vos foudres, comme les spectres de minuit devant les rayons de l'aurore. Des sentiments et des vertus héroïques, des actions nobles fleurissent sous les pas du fier vainqueur. Et si jamais les noms de père, de mère, de frère, de sœur, d'épouse, de fils, de fille, de patriote, de patrie, d'amitié devenaient des noms chers et sacrés, inspiraient de la vigueur et de l'activité, c'est à des révolutions causées par la guerre dans un monde, renflamé par vous, soutiens généreux et désintéressés de l'humanité, du feu

céleste, l'esprit guerrier, c'est à vous, dis-je, que nous en serions redevables. Torrent éternel des efforts des mortels! Agitation perpétuelle des flots des desseins humains, qui depuis des siècles a changé si souvent la face des scènes de ce monde, où les mortels seront-ils jetés enfin par ton orage? Sont-ce des progrès continuels d'un degré de l'humanité à l'autre? Ou bien n'est-ce qu'un cercle perpétuel? Voici l'énigme couverte par la providence, d'un voile impénétrable pour le cacher au sage comme au fou. Notre devoir est l'adoration, et la persuasion la plus sûre doit être notre soutien: que sans exercice il n'y a pas de force sur la terre, sans recherche point de lumières, sans combat point de vertu, sans effort point de jouissance et sans activité point de bonheur! Qu'au reste ce globe se rechange mille fois par le torrent de flammes des nations³⁷!

Embsér nie à l'humanité la capacité et même le droit de se régenter et de se réformer en empruntant des voies qui seraient contraires à la providence divine incarnée par la nature humaine; par là même, il élève au rang de patriote celui qui suit les voies de la providence divine.

Kant voit au contraire en l'homme un être non seulement libre par essence (dès lors que le temps est comprimé dans le monde des phénomènes), mais aussi rationnel et moral (il se rattache en cela à l'*Aufklärung*). En ce sens, l'amour pur de l'homme pour sa liberté lui fait un devoir d'en être digne, d'où son attachement à une loi morale. L'accomplissement de la loi morale dépend donc d'une philosophie politique selon laquelle l'État existe pour réaliser le droit naturel, pour rendre concret celui-ci à travers le droit positif. L'État, tout comme chaque homme, est une fin en soi et non simplement un moyen. La volonté de tous et donc de l'État doit prendre en compte la volonté d'un seul, Kant posant en cela le principe éthique du respect³⁸. C'est selon ces principes qu'il reprend en 1795 l'idée de paix éternelle en précisant les conditions politiques pour la faire respecter. Il considère ainsi que la paix éternelle ne pourra être atteinte que si tous les États adoptent une constitution républicaine (régime politique idéal à ses yeux), et par la création d'un droit international ou encore par l'abolition des armées. Même s'il admet que la guerre peut de temps en temps être justifiée et s'il se montre parfois ironique quant à la possibilité d'atteindre la paix éternelle, il rejoint les philosophes français dans son appréhension des conflits en se positionnant contre le bellicisme et en faveur d'un patriotisme cosmopolite³⁹.

37 Johann Valentin EMBSEER, *L'Idolatrie de ce siècle philosophique. Première idole: La Paix perpétuelle*, (trad. fr. de »Die Abgötterei unseres philosophischen Jahrhunderts. Erster Abgötterei: Ewiger Friede«, Mannheim 1779), Mannheim 1779, p. 228–232.

38 Alexis PHILONENKO, Kant Emmanuel, 1724–1804, dans: Denis HUISMAN (dir.), *Dictionnaire des philosophes*, Paris 1993, p. 1541–1549.

39 Reinhart KOSELLECK, Volk, Nation, dans: Otto BRUNNER, Werner CONZE, Reinhart KOSELLECK (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, t. 7, Stuttgart 1992, p. 141–432; Hans-Erich BÖDEKER, Die Religiosität der Gebildeten, dans: Karlfried GRÜNDER und Karl Heinrich RENGSTORF (dir.), *Religionskritik und Religiosität in der deutschen Aufklärung*, Heidelberg 1989, p. 145–195; Otto KOMMINICH, Friede, ewiger, dans: Joachim RITTER (dir.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, t. 2, Basel 1972, p. 1117–1119.

Développant une autre vision de l'homme que celle de Kant, Embser traduit dans son ouvrage l'aspiration piétiste à une union de l'âme avec Dieu. S'il reprend l'idée d'une purification nécessaire de la nature humaine corrompue par les vices d'une époque pacifique, Embser ne se rapproche pas moins de Kant quant au caractère divin actif de la nature humaine (comme nous pouvons le constater dans la dernière citation)⁴⁰ : il défend donc à la fois la vision traditionnelle piétiste de l'humanité et annonce les Romantiques allemands par le caractère héroïque qu'il confère à l'homme.

Le genre de Crollius se rattache particulièrement à Herder dans sa dénonciation de la philosophie moderne :

»Que les adorateurs de la philosophie à la mode de ce siècle apprennent par ces feuilles, par quels chemins et à quelles fins ils sont menés par leurs divinités. Hélas! l'imagination couleur de rose, s'élevant par des ailes hardies dans des régions célestes, n'est pas faite pour nous conduire à la route droite de la vérité, à moins que la froide raison ne soit l'étoile polaire. Voilà ce que tout le monde sait, mais tout le monde qui le sait n'en suit pas moins la voix de Sirène de ces sages aimables, qui peignant le monde, les hommes, leurs dispositions, leur sort et leur destination d'une manière louche et par des couleurs magiques, conduisent les mortels à l'abîme par des erreurs brillantes. Qu'une philosophie doit nous paraître superficielle et énervée, dont les principes se changeant toujours en brouillards laissent le cœur et l'esprit vides – et qui insulte à ceux qu'elle a trompés! Il est douteux, de qui la postérité plus sage se moquera le plus, ou de nos sages adorés, ou de la bêtise du siècle qui les encensant s'est gravé avec de l'eau forte, comme M. Herder s'exprime, le nom de philosophie sur le front. Quand est ce que finira cette fermentation de projets sans nombre, qui dans ce siècle, semblable aux flocons de neige tombent et se fondent sur la surface de la terre? Des projets de réforme et de refonte de tous les objets, de la religion, des lois, de l'éducation, de la philosophie, de l'histoire, de l'agriculture, et Dieu sait de combien d'autres choses encore! Tout est raffiné, réformé, poli, démoli, renversé, fondu, courbé, rompu, bâti, rasé, souvent tout à la fois, toujours se traversant l'un l'autre! »C'est la suite de l'esprit de recherche, de l'invention et de l'activité«. Non c'est l'effet de l'ignorance, de la faiblesse, c'est le défaut de l'esprit sérieux et mur, de la prudence; c'est l'orgueil et l'indifférence envers le sort de ses frères; c'est la raison au délire éblouie par l'imagination et par la mollesse.

La réforme du monde est une entreprise bien plus importante et plus difficile que ne pensent ces projectants frivoles et légers. Il n'y a que les hommes qui à beaucoup d'expérience ont joint une réflexion mûre, en un mot, il n'y a que les sages, qui puissent exécuter des entreprises de réformer leur siècle. Mais ils ne montent jamais sur des échasses, jamais leurs efforts ne sont bruyants. Des réformes imperceptibles en détail, voici la démarche de la sagesse. C'est par

40 BÖDEKER, *Religiosität* (voir n. 39), p. 145–195. L'idée d'une décadence inévitable des nations dans l'hypothèse d'une période de paix prolongée, classe en effet Embser parmi les penseurs qui croient en ce siècle que l'homme est tombé en proie au Mal, penseurs auxquels s'oppose Kant au nom de la liberté humaine.

cette raison qu'il ne sont adorés qu'après des siècles. Leurs mérites cachés aux yeux de leurs contemporains leur attirent la reconnaissance et l'immortalité de la postérité. Leur esprit se perpétue par ses fruits. Tout le monde regarde les météores et les oublie. Le soleil de Dieu est éternellement brillant et bienfaisant, chacun en ressent les faveurs, et il n'y a que le sage qui veuille remercier.

Notre âge, principalement depuis environ dix ans ne présente qu'une arlequinade. L'homme sage doit nécessairement se moquer des puérlités et des farces de nos prétendus sages et génies. Avant que ce siècle se soit écoulé tel sera oublié, qui aujourd'hui fier de son immortalité condamnant les siècles passés se constitue le juge de ses contemporains et le législateur de la postérité.

Personne n'est moins capable, d'exécuter des plans de réforme du monde, que le cœur doux et humain accompagné d'une imagination échauffée. Etant lui-même noble et bon, tout est beau et bon à ses yeux. Les hommes de cette empreinte entraînés par un saint enthousiasme voudraient tout renverser pour pouvoir après le refondre sur leur modèle céleste. Partout ils rencontrent des obstacles et des difficultés imprévus, et même là, où ils réussissent, ils regrettent le lustre divin dont ils rêvèrent. Il s'ensuit du mécontentement et de la pusillanimité. L'esprit s'égarant dans le labyrinthe des doutes et des questions, proposés par la raison trop tendue, est absorbé enfin par le désespoir, du moins par le découragement et par l'inaction. Ils oublient ce qu'ils ne cessent de répéter en n'y songeant jamais: tout est imparfait dans ce monde sublunaire⁴¹.

Embser s'élève contre la manipulation du Public et oppose aux beaux penseurs inutiles les «sages» qui mènent des réformes imperceptibles et reconnaissent la sagesse divine comme régulatrice de ce monde. Tandis qu'Herder vise essentiellement Voltaire et ses épigones, Embser, professeur et académicien de son état, semble diriger ses attaques contre les philosophes en général, c'est-à-dire un groupe de lettrés touche-à-tout, qui tend à monopoliser l'espace public par sa capacité à créer le débat à travers l'Europe sur des thèmes porteurs et ce, grâce aux relations dont ils disposent dans la plupart des institutions savantes et des gouvernements du continent⁴².

Ce combat pour le gain de l'espace public est d'ordre symbolique et épistémologique, comme le montre l'appropriation par Embser de l'idéal de »l'homme sage« (un homme qui unirait en lui théorie et pratique), qui se développe à la suite de Wolff. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, cet idéal est porté dans l'espace public allemand par des philosophes, tels que Moses Mendelssohn ou Lessing, qui soumettent à l'examen les Écritures⁴³. Dans un contexte de crise sociale et de réflexion sur la nature de l'*Aufklärung*, l'appropriation de symboles évoquant la sagesse (ce qui séparerait les *Aufklärer* de ceux qui ne le sont pas) revêt une importance capitale pour les groupes concernés.

41 EMBSER, L'Idolatrie (voir n. 37), p. 224–228.

42 Didier MASSEAU, Les Ennemis des philosophes. L'Antiphilosophie au temps des Lumières, Paris 2000, p. 388–389.

43 Michel VOVELLE (dir.), Le Siècle des Lumières, t. II: L'Apogée: 1750–1789, Paris 1997, p. 523–524.

Crollius, Lamey et Embser peuvent être considérés comme des intellectuels conciliant à la fois des fonctions érudites et/ou pédagogiques sous la houlette et grâce au financement de l'État ainsi qu'un engagement politique, qui se heurte parfois aux autorités. La remise en question du cosmopolitisme par nombre d'*Aufklärer* s'inscrit dans le jeu d'influence entre groupes d'intellectuels et d'administrateurs, chacun tentant d'imposer sa conception du bien commun. La souplesse, qui caractérise la sociabilité intellectuelle, induit donc une évolution du patriotisme au gré des variations dans les rapports de force entre groupes.

Le discours patriotique des intellectuels palatins de la fin du XVIII^e siècle apparaît ambivalent à bien des égards. D'un côté, une renaissance du patriotisme impérial, qui s'attache à définir une Nation allemande dépassant les confessions et le dualisme austro-prussien; de l'autre, un discours, réactualisant d'anciens topoïes et stéréotypes, et qui accentue les différences confessionnelles et culturelles entre protestants et catholiques allemands⁴⁴. Ce double-discours d'intégration et d'exclusion est en partie la résultante de la frustration sociale des intellectuels palatins. Ceux-ci connaissent en effet une situation comparable à celle des académiciens français de la même époque, dont l'État reconnaît la place de médiateurs entre le Public et le pouvoir, mais dont les ambitions sociales demeurent néanmoins jugulées⁴⁵. Une telle frustration n'aboutit dans le Palatinat à aucune crise majeure, les intellectuels étant largement dépendants financièrement et politiquement du pouvoir; cependant, elle provoque une radicalisation de leurs ambitions sociopolitiques et une hostilité grandissante envers les catholiques, mais aussi envers des groupes sociaux proches du pouvoir, tels que les courtisans.

44 Horst CARL, »Die Aufklärung unseres Jahrhunderts ist ein bloßes Nordlicht ...«. Konfession und deutsche Nation im Zeitalter der Aufklärung, dans: Heinz Gerhard HAUPT und Dieter LANGEWIESCHE (dir.), Nation und Religion in der deutschen Geschichte, Frankfurt 2001, p. 105–141.

45 Daniel ROCHE, Mouvement académique et sociabilité culturelle, dans: Revue des sciences morales et politiques, n°141/2 (1986), p. 199–207.